

LES ENTRETIENS JETS D'ENCRE

« Cette boulimie de vie qui caractérise le journaliste lycéen... » Entrevue avec Jacques GONNET

Jacques GONNET, membre d'honneur de l'association Jets d'encre, est professeur à l'université Paris III-Sorbonne Nouvelle et co-directeur du Centre de recherches sur l'éducation aux médias (CREDAM / UFR Communication). Il fut le fondateur en 1982 du Centre de liaison de l'enseignement et des moyens d'information (CLEMI - Ministère de l'Éducation nationale), qu'il a dirigé jusqu'en 2004. Auteur de nombreux ouvrages sur les rapports entre l'éducation, les jeunes et les médias (cf. bibliographie en fin d'article), il revient sur sa façon de voir les jeunes qui écrivent, sur sa manière de comprendre ce qu'ils sont et les leçons qu'ils donnent à tous ceux qui les jugent...

Jets d'encre : A quel moment êtes-vous « tombé » dans la presse jeune ? Comment s'est manifesté cet intérêt dans votre parcours professionnel ?

Jacques GONNET : Tout d'abord, j'ai 60 ans : alors j'ai fait pas mal de route !... Au départ, je n'avais pas fait d'études qui permettaient d'aller vers l'enseignement et pourtant, aujourd'hui, j'enseigne les sciences de l'information et de la communication à la Sorbonne.

Au moment du service militaire, j'ai choisi de partir en coopération. Je voulais partir loin. Et je me suis retrouvé professeur de philosophie à Los Angeles. Là, j'ai enseigné la philo et les lettres et je me suis rendu compte à quel point les questions d'éducation me passionnaient.

En 1972, je suis rentré en France pour travailler au Centre national de documentation pédagogique, où je m'occupais des relations publiques. Cela m'a permis de poursuivre mes réflexions sur l'éducation, et je me suis rapproché du mouvement Freinet, qui veut penser l'éducation autrement que par « le mode de l'entonnoir » : on s'interroge sur les questions et les motivations des enfants et on développe la création de journaux scolaires comme projet pédagogique. Les enfants font des enquêtes, créent un savoir. Ce qui n'était pas du goût de tout le monde. Certains journalistes en particulier critiquaient l'initiative. Je me souviens de l'une d'entre elles : « Ils ont 8 et 10 ans, et vous leur donnez l'illusion de l'immortalité. » Cette magie, ce rapport à l'enfant qui n'est pas vu comme un « adulte miniature » me passionnait.

Je me suis intéressé aux journaux lycéens dans les années 75. C'est d'abord au sein de structures telles que la Jeunesse étudiante chrétienne que les jeunes entre 16 et 18 ans écrivaient leurs journaux. Syndicats, associations, étaient à l'époque autant de lieux où ils pouvaient se construire. Je suis allé à leur rencontre, dans différentes villes, et j'ai été frappé d'une conscience du monde. Une conscience très large, et pas forcément politique. De ces différentes rencontres, j'ai écrit un premier livre en 1978 et un autre un an plus tard, *Les journaux lycéens* avec comme sous titre *Je ne veux pas être mensonge*, issu d'un poème touchant de vérité trouvé dans un journal.

En 1982, j'ai été reçu par le ministre de l'Éducation nationale qui a accepté le projet du CLEMI, En 1987, j'y ai mis en place la Semaine de la presse à l'école. Le projet était double : introduire la presse à l'école et en même temps valoriser la parole des jeunes dans les journaux. En 1992, j'ai été nommé professeur en Sorbonne. Il y a deux ans, j'ai décidé de ne plus être directeur du CLEMI.

J.E. : Comment lisez-vous les journaux lycéens ?

J.G. : La spécificité des journaux lycéens, c'est qu'on ne sait jamais ce qu'ils vont dire. Ma conviction la plus profonde, c'est que s'il y en a qui ne se font pas manipuler, ce sont bien les journalistes lycéens. Je ne veux pas dire que dès que je lis un journal lycéen, j'ai un orgasme. Seulement, dès que je les mets tous sur la table, il y en a toujours au moins un qui m'étonne : par son humour, un angle différent... C'est comme une respiration. Certains sont nuls, bien entendu, mais exactement comme les journaux « professionnels ». Il y a comme une étincelle qui fait qu'on part sur une autre logique. Ce qui fait plaisir, c'est que si j'ai envie de voir quelque chose « d'autre », je le trouverai là, dans un journal lycéen.

J.E. : Si vous aviez à tracer un mouvement, à décrire l'évolution de la presse d'initiative jeune depuis les premières traces connues, quel serait-elle ? Percevez-vous de grandes tendances ? Des différences ?

J.G. : Pour reprendre la pensée de Jacques LEVINE, je dirais que le journal lycéen donne à entendre une musique différente, et que de 1830 à aujourd'hui, c'est toujours la même tonalité. Les jeunes qui s'expriment dans ces journaux sont avant tout des jeunes qui ont envie d'exister. L'objet journal révèle un projet triple : découvrir son identité et réfléchir sur soi, prendre un pouvoir et se construire une famille. Avec le journal, j'ai un pouvoir : je peux par exemple avoir un entretien avec le proviseur. Et je choisis ma famille.

En 1882, les revendications du journal *Les droits de la jeunesse* comportaient une douzaine de points de revendication. Il y en a peut-être trois qui ont disparu, mais on retrouve sensiblement les mêmes dans les journaux lycéens contemporains. C'est toujours la même chose : on titille les pouvoirs en place, on arrive en piquant les fesses de tout le monde. Il y a un désir d'inventer le monde, avec sans doute un peu de naïveté, mais au moins il y a matière à réfléchir. Une autre similitude, plus douloureuse et compliquée, c'est le rapport journalistes adultes/journalistes lycéens. A mon avis, les journalistes ne sont pas clairs avec leur professionnalisme, leur carte de presse et leur regard condescendant. Beaucoup disent : « Nous, on a fait des études »... et c'est une grille de non-écoute comme celle des profs qui ne s'attachent qu'à corriger les fautes d'orthographe. Malheureusement sur ce point-là il n'y a pas eu trop d'évolution, et je pense qu'il n'y en aura pas.

Les différences viennent des époques et des contextes. Pendant la Seconde guerre mondiale, les instituteurs ont été inquiétés parce qu'ils possédaient des imprimeries. Certains journaux ont donc disparu pendant cette période. A cette époque, c'était dangereux d'écrire des journaux lycéens. Les contextes révèlent certaines transformations : Jean-Luc BENNAHMIA explique que les journaux lycéens disparaissent pendant les mouvements nationaux : les journaux plongent en mai 68 car on se mobilise dans le mouvement ; en 1973, le mouvement lycéen provoque la chute des journaux lycéens... Nous aurons sans doute des choses à constater après le mouvement de cette année.

J.E. : Le journal jeune exprime le besoin de « sortir des cadres ». Y a-t-il finalement « désenclousonnement » ou intégration au sein de l'institution ?

J.G. : Je crois qu'il s'agit de tensions que chacun a au fond de soi, et que reflètent ces journaux. On sent tous une complexité qui est à l'œuvre. Et bien sûr il y a les deux tendances : intégration et volonté d'aller au-delà.

J.E. : Le journal lycéen doit-il rester un acte de résistance ?

J.G. : Il y a toujours un regard critique, mais il y a surtout beaucoup, beaucoup d'humour. C'est pourquoi je dirais qu'il faut décliner le terme « résistance ». Cela peut vouloir dire beaucoup de choses. L'humour peut être une forme de résistance. L'exemple des palmarès sur les professeurs : le plus drôle, le plus bavard... C'est une manière de dire « on existe, on n'est pas dupe ». Je ne parlerais pas de résistance, mais d'un espace de liberté que l'on investit, que l'on se crée. La résistance, oui sans doute, mais qui n'est pas nécessairement agressive.

J.E. : Pourquoi le journal lycéen existe-t-il encore, quand des instances permettant l'expression comme le Conseil de Vie Lycéenne existent désormais ?

J.G. : Le CVL ne répond pas à toutes les envies d'expression. On a envie d'exprimer son identité, de se découvrir et c'est fondamentalement quelque chose qui déborde l'institution. C'est comme un bain moussant. Cela reste toujours nécessaire, même si nous avons également de belles institutions. Et si l'on définit le journal comme contre-pouvoir, alors il ne peut pas rentrer dans le cadre des institutions en place.

J.E. : Comment expliquez-vous la réticence de certains chefs d'établissement face à l'indépendance des journaux lycéens ?

J.G. : Les proviseurs portent une lourde responsabilité ; c'est parfois traumatisant. Il peut arriver qu'ils soient un peu dépassés par leurs fonctions. Normalement, une fois que l'on a accepté de réfléchir ensemble, de considérer la circulaire, il n'y a pas de problèmes. Ils signent ! Il faut juste discuter. Il ne faut pas avoir peur des journaux dans les établissements. D'ailleurs quand il y a un gros problème dans un établissement, cela ne vient pas du journal lycéen. Le journal est un symptôme qui révèle une difficulté déjà installée.

J.E. : Nous venons de traverser une période de forte mobilisation des jeunes, descendus très nombreux dans la rue. Y a-t-il concurrence entre cette forme d'expression, et l'expression des jeunes au sein de leurs journaux ?

J.G. : Le journal n'a pas la prétention de toucher deux millions de personnes. Ce sont des opinions qui se croisent, des débats... A priori ce n'est pas le même type de phénomène.

J.E. : 70 journalistes lycéens se sont rendus au Ministère de l'Education nationale le 22 février dernier à l'occasion d'une conférence de presse avec Gilles de Robien portant sur l'insertion des jeunes. Quelle a été votre réaction ?

J.G. : Sur le plan symbolique, j'ai trouvé ça formidable. Ce qui est désolant, c'est qu'elle a eu lieu dans un moment historique catastrophique. On m'a appris que certains avait qualifié cette opération de propagande gouvernementale. C'est regrettable tant cela ne correspond pas du tout à l'esprit du journal lycéen, et ignore les capacités des jeunes qui les écrivent. Les journaux lycéens ont au contraire toujours le souci d'ouvrir le débat, de montrer le dessous des cartes, le « côté jardin ».

J.E. : Pensez-vous qu'il y a en ce moment une politisation et une prise de position plus accrue des journaux lycéens ?

J.G. : Aujourd'hui, il y a des forces qui font que le journal lycéen s'oriente vers une logique politique radicale. Mais la logique profonde du journal lycéen, ça n'est pas celle-là. Je me souviens d'un journal lycéen qui avait publié un article plutôt raciste et insultant vis à vis de la population musulmane, se concluant sur une phrase de Voltaire qui rappelait que même ceux qui ne partagent pas nos opinions ont le droit de s'exprimer. Dans le numéro d'après, il y avait un dossier complet et argumenté contre le racisme. Et ça c'est quelque chose de spécifique au journal lycéen. Il y a plus de subtilité que dans un engagement unilatéral : on se laisse parler.

J.E. : Beaucoup de journaux jeunes ont traité de l'affaire des caricatures du prophète Mahomet, en dessinant de nouvelles caricatures ou en alimentant le débat. Venant de la presse jeune, pensez-vous que c'est courageux ou bien normal ?

J.G. : Il y a eu une affaire assez similaire, en Allemagne il y a quelques années. Dans un journal, Joseph et Marie se demandaient s'ils allaient faire l'amour pour donner naissance à Jésus. Cela a fait scandale : il y a eu démission de ministres et on a décrété qu'on ne plaisantait pas avec des choses sacrées. Au même moment, à Bayonne, un journal lycéen a traité le même sujet avec des illustrations qui montraient Joseph et Marie qui se posaient les mêmes questions. Cette affaire s'est réglée au niveau local. Comme quoi, on règle différemment les mêmes problèmes selon les contextes et les pays.

Alors je ne sais pas quoi répondre. Ce qui est important, c'est qu'il y ait débat au sein du journal lycéen. Au fond de moi, je sais simplement, qu'il y a une manière intelligente d'aborder le sujet et là je fais confiance aux journaux lycéens. Finalement, il n'y a pas que la provocation pour aborder ce genre de sujet. Le problème, c'est le contexte dans lequel on se trouve... La logique du journal lycéen c'est simplement de refléter le dialogue, de laisser s'exprimer ceux qui sont contre et ceux qui sont pour.

J.E. : Il semble que d'un côté, les jeunes qui écrivent veulent être considérés comme des adultes et que de l'autre, ils aient comme peur de grandir, comme en témoigne cette phrase extraite d'un journal : « Pour moi, la maturité, c'est comme partir des limbes pour arriver dans le purgatoire »...

J.G. : Ma réponse sera très personnelle. J'ai rencontré dans les années 70 une jeune journaliste lycéenne qui m'avait beaucoup touché. Elle s'appelait Fanchette et était l'une des rédactrices en chef du journal *L'Allumette* qui tirait à 3000 exemplaires. Elle faisait partie de la Jeunesse étudiante chrétienne, tout en étant éloignée d'une réflexion sur la religion. Chez elle, il y avait ce désir de se mettre à distance, cette interrogation sur l'identité et puis un dynamisme dans l'engagement. L'idéal-type que je peux donner, c'est simplement la personne qui a envie de vivre sa vie. Quelqu'un qui peut être timide, avoir peur mais qui a cette vitalité intérieure qui la pousse à dire : « Je vivrais ma vie ». Pour moi, c'est cette boulimie de vie qui caractérise d'abord le journaliste lycéen.

J.E. : Que penser des blogs, ce nouveau mode d'expression ?

J.G. : Ils expriment tout autant qu'un journal le désir de communiquer, de se découvrir. Ce qui échappe, c'est la famille : la famille-journal, c'est charnel. Tu es là, je te touche. Dans la construction d'un blog, elle n'existe pas.

J.E. : Peut-on parler alors d'« ateliers de démocratie » ?

J.G. : Tout ce qui est en construction participe à l'idée d'atelier de démocratie. Mais ce qu'il faut, c'est que coexistent plusieurs journaux dans le même établissement pour que vive le débat. Mais attention, il faut d'abord avoir des réflexes de démocratie. Ce n'est pas toujours facile. Il faut donc la construire avec des gardes fous.

J.E. : Pour finir, un message aux journalistes lycéens d'aujourd'hui ?

J.G. : C'est très simple : il faut y aller. On a tout à gagner, tous à y gagner : les journalistes jeunes, l'établissement, le proviseur. Et le fait qu'il y ait une association comme Jets d'encre pour aider à régler les problèmes, c'est primordial...

Propos recueillis par
Naïké DESQUESNES
Secrétaire de l'association

Bibliographie :

- Le journal à l'école (1978)
- Les journaux lycéens (1979)
- De l'actualité à l'école. Pour des ateliers de démocratie (1995)
- Les médias et l'Indifférence (1999)
- Éducation aux médias : les controverses fécondes (2001)
- Les médias et la curiosité du monde (2003)

© Association Jets d'encre, mai 2006.